

Pour une nouvelle idéologie linguistique européenne

ÁNGEL LÓPEZ GARCÍA
Universidad de Valencia, España

Résumé

Dans l'UE, il est impossible de maintenir vingt langues actives dans n'importe quelle situation linguistique. Cet article essaie de proposer un système à quatre langues – anglais, allemand, espagnol et français – conçu comme un équilibre typologique et sociopolitique respectueux de l'histoire et des racines de l'Europe.

Mots-clés : plurilinguisme, langues communes, Union Européenne.

Abstract

It is impossible to keep twenty languages in any linguistic situation of the EU at the same time. This paper is aimed to propose a four language system –English, German, Spanish and French– that is conceived of as a typological and sociopolitical equilibrium related to the history and the roots of Europe.

Keywords: plurilinguism, common languages, European Union.

Nous pouvons accepter sans hésitation la déclaration suivante : la pluralité des langues dans l'UE constitue à la fois un problème et une richesse. Il est difficile d'imaginer comment pourrait fonctionner une unité politique qui a d'abord eu quatre langues officielles puis environ une dizaine et finalement vingt, sans tenir compte des langues régionales qui veulent, non sans raison, s'ajouter à la liste des langues de l'Europe. Mais d'un autre côté, nous savons bien que l'Europe a été, et est toujours, un groupement de nationalités, qui ont réussi, avec plus ou moins de difficultés, à rester elles-mêmes tout au long de l'histoire en raison de la langue qu'elles parlaient. Ni la République de Chine, ni les États-Unis, les deux autres groupements politiques d'importance auxquels nous pouvons comparer l'Europe, ne se sont développés de cette façon, n'ayant donc jamais soulevé la question que nous abordons ici.

Du point de vue linguistique, les ensembles nationaux les plus proches de l'UE sont, d'un côté, l'Inde et, de l'autre, l'ex-URSS, tous les deux ayant des caractéristiques linguistiques bien sûr différentes. L'ex-URSS était un empire colonial où la prédominance absolue du russe sur les autres langues coïncidait avec une colonisation politique et militaire. En Inde, aucune des langues parlées, même pas l'hindi, ne peut être considérée comme une langue internationale, étant donné qu'aucune n'est parlée hors de l'état indien.

La description ci-dessus sert à souligner la singularité de l'Europe. Certaines langues européennes (l'allemand, le français, l'anglais, l'italien et le polonais) sont parlées par quarante à quatre-vingts millions d'Européens chacune ; d'autres (le portugais, le néerlandais, le tchèque, le slovaque et le suédois) sont parlées par plusieurs millions, et enfin des langues comme l'estonien, le letton, le basque, le corse, le breton, le maltais et bien d'autres sont tout au plus parlées par un million de citoyens chacune.

Cependant, le facteur le plus important qui nous empêche de comparer l'Europe avec l'Inde est le fait que certaines langues européennes sont aussi des langues internationales. De ce fait, l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol et le portugais ont un statut spécial qui ne nuira pas forcément aux autres langues, à moins que le domaine des affaires humaines change avec le temps. Dans le village global, si une langue est parlée hors d'un pays donné et/ou d'un continent donné, cela a immédiatement des conséquences économiques. Aux XVI^e et XVII^e siècles, les régions intérieures de Valence en Espagne ont été exclues de la politique et de l'économie capitaliste méditerranéenne parce qu'on y parlait encore l'arabe, alors que ces territoires n'appartenaient déjà plus au monde islamique. Aujourd'hui, dans de nombreuses régions hors de l'Europe, l'anglais, l'espagnol, le portugais et le français sont parlés ou bien connus, et cela a une signification économique extraordinaire, indépendamment du fait que leurs empires coloniaux respectifs ont disparu.

À l'époque du village global, l'extension internationale des langues – c'est-à-dire leur expansion au-delà d'une seule nation – a une valeur de change, c'est un fait économique et, par conséquent, un fait politique aussi. Cela n'est pas surprenant, surtout que ce sont les idées européennes qui ont conduit au processus globalisateur. L'héritage de l'*Illustration* et de l'*Encyclopédie* dans le domaine culturel a été la globalisation. L'héritage de la Bastille dans le domaine politique a été la démocratie, qui est une autre forme de globalisation. L'héritage de la révolution industrielle anglaise puis continentale a été cette fois aussi, mais dans le domaine économique, la globalisation.

Néanmoins, est-ce que l'anglais ne suffit pas pour assurer les nécessités de la globalisation ? Certes, mais dans ce cas nous nous trouvons dans une situation paradoxale : en Europe, où l'anglais est suffisamment répandu, son expansion métastatique serait culturellement indésirable ; dans d'autres régions du monde, où l'anglais ne causerait pas d'incidents culturels, il est trop peu connu. Ne vous risquez pas à vous perdre dans une rue de Pékin : contrairement à ce qu'on croit, le peuple chinois ne parle que très peu anglais et les personnes qui disent le parler ne le maîtrisent pas ; ainsi, il est fort possible que vous ne puissiez pas communiquer. Cette situation se répète à Tokyo et à Lima, à Moscou et à Djakarta. Il n'en est pas de même en Europe, bien sûr : que vous soyez à Oslo ou à Grenade, à Trieste ou à Innsbruck, à Lille ou à Aarhus, à Patras ou à Brno, vous trouverez toujours quelqu'un qui comprend l'anglais, même sommairement, et qui peut vous aider. La conclusion semble évidente :

l'anglais est la langue commune des Européens, et ils n'ont pas besoin d'une autre. Mais est-ce bien vrai ? Non, pas forcément. Et cela pour deux raisons.

Premièrement, la prédominance exclusive de l'anglais n'offre aux citoyens des autres langues que la possibilité d'être des citoyens de seconde classe. Comme l'a remarqué Tonkin :

This world, which puts on a banquet for all, then slams the door in the noses of so many, is simultaneously equalizing and unequal: *equalizing* in the ideas and habits it imposes and *unequal* in the opportunities it offers¹.

Certes, les opportunités qu'offre une Europe exclusivement anglophone sont très positives pour les citoyens anglais et irlandais, simplement positives pour les citoyens hollandais, flamands, danois, suédois ou norvégiens, et plus ou moins négatives pour tous les autres. À l'université, dans les conseils d'administration des grandes sociétés commerciales, dans les organismes internationaux, etc., la langue anglaise n'est pas un problème. Le vrai problème est tout autre : un citoyen moyen, les personnes qui touchent un salaire moyen, qui possèdent une maison moyenne, qui ne peuvent donner à leurs enfants qu'une éducation moyenne, ne peuvent qu'avoir un niveau d'anglais moyen aussi. Cela revient à dire que la prédominance exclusive de l'anglais en Europe est antidémocratique.

Mais cet argument nous mène à la seconde raison : l'histoire. Les autres civilisations n'ont pas une tradition multiculturelle, bien qu'elles soient des sociétés multilingues. En Chine, on parle de nombreuses langues, quelques-unes du groupe sino-tibétain, d'autres des groupes uralique ou altaïque. Mais cela importe peu : l'empire du Milieu a été fondé sur un seul patrimoine culturel tout au long des quarante derniers siècles. L'Europe est différente. Sa richesse, c'est sa diversité : diversité des cultures, diversité des traditions, diversité des idéologies. La pire tentation serait de prétendre les supprimer au lieu de les assumer dans un équilibre supérieur. Il est possible, et souvent très positif, que les cultures se mélangent, que les idéologies se mêlent dans une nouvelle conception du monde. Malheureusement, les langues ne s'amalgament pas, sauf dans des situations exceptionnelles comme celles des langues créoles. Le multilinguisme est une situation désirable, mais difficile, et il faut choisir. Comme dit Corbeil :

En général, le besoin de procéder à l'aménagement linguistique d'un pays découle de la coexistence de plusieurs langues sur le même territoire. Lorsque cette coexistence se transforme en concurrence, ou lorsque les diverses langues sont utilisées d'une

¹ Tonkin, T., "The Search for a Global Linguistic Strategy" in Maurais, J. and Morris, J. A. (eds.), *Languages in a Globalising World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, pp. 321-322.

manière symbolique pour faire émerger des tensions de toute autre nature, ethniques, économiques, religieuses, culturelles, politiques donc, ou lorsque, tout simplement, les locuteurs de chaque langue tiennent à conserver l'usage de leur propre langue et à l'affirmer comme langue fonctionnelle au sein de l'organisation sociale, il apparaît et il devient nécessaire d'intervenir politiquement dans le dossier linguistique. À la limite, on ne peut faire autrement que d'essayer de trouver des solutions réalistes, acceptables et applicables au multilinguisme, tel qu'il est vécu dans chaque situation particulière, car la manière dont les choses se présentent est toujours unique, originale, propre à un pays. Par contre, les questions qui se posent sont toujours les mêmes : faut-il conserver toutes les langues en présence, comment choisir si on doit choisir, quel statut juridique donner à chaque langue, ce statut juridique doit-il devenir un statut de fait, quelles dispositions concrètes doit-on arrêter pour faire fonctionner une société en plusieurs langues, à combien s'en élèvera le coût et quelles en seront les retombées sur l'économie générale du pays, comment contrôler les mesures prises ? Somme toute, est-ce possible ?²

Substituez le syntagme *UE* au mot *pays* dans le texte précédent, et les réflexions de Corbeil sont également valables. Il faut choisir, indubitablement. Comment concilier les exigences fonctionnelles avec un éventail de langues le plus ouvert possible ? Du point de vue linguistique, l'Europe se compose fondamentalement de trois branches : la famille romane, la famille germanique et la famille slave. Il semble raisonnable que toutes les trois soient représentées. Dans ce cas-là, une première discordance émerge entre l'idéal et le réel : il est bien connu que les langues fonctionnelles de l'UE ont été l'anglais, l'allemand et le français, c'est-à-dire deux langues germaniques contre une seule langue romane et aucune langue slave. Les pays slaves n'ont signé le document d'adhésion que très récemment, ce qui explique cette absence. Mais les autres... L'histoire est connue. Le premier grand succès de l'Europe d'après-guerre fut la Communauté européenne du charbon et de l'acier. Le projet, qui avait été conçu par Jean Monnet, fut présenté pour la première fois à la presse par Robert Schuman dans les termes suivants : « le gouvernement français propose de placer l'ensemble de la production franco-allemande de charbon et d'acier sous une haute autorité commune, dans une organisation ouverte à la participation des autres pays d'Europe ». La France et l'Allemagne ont été les locomotives de l'UE au moment de cette création et elles le demeurent encore. La conséquence linguistique a été que la primitive UE a été une communauté avec deux langues de travail, le français et l'allemand.

La Grande-Bretagne a eu dans les toutes premières initiatives européistes d'après-guerre un rôle moteur : le 5 mai 1949 fut signé à Londres le traité portant statut du Conseil de l'Europe. La première session devait effectivement se tenir dans cette ville du 8 août au 8 septembre. Cependant, il apparut très vite que la Grande-

² Corbeil, J.-C., « Vers un aménagement linguistique comparé » in Maurais, J. (éd.), *Politique et aménagement linguistiques*, Québec/Paris, Conseil de la Langue Française/Le Robert, 1987, p. 555.

Bretagne n'entendait pas, et ne pouvait pas, participer à un regroupement continental, sinon d'une manière qui ne l'engagerait que de loin. Cette circonstance a retardé la question linguistique jusqu'en 1973, année de l'incorporation britannique et irlandaise dans l'UE, et permis la consolidation du français et de l'allemand. Dès lors, le rôle de ces langues s'est affaibli et celui de l'anglais n'a fait que croître. Tout se passe comme si le marché avait choisi de condamner l'Europe à un monolinguisme factuel. Bien que symboliquement, on continue à parler de multilinguisme.

La proposition que je voudrais faire ici est basée sur le fait que beaucoup de sociétés distinguent entre la langue du dehors et la langue du dedans. Ce dualisme peut affecter une même langue ou deux langues. Ferguson pensait sans doute à une seule langue (l'arabe classique et l'arabe vulgaire, le français et le créole d'Haïti, l'allemand et le Schweizerdeutsch, etc.) quand il écrivait : "A diglossic situation exists in a society when it has two distinct codes which show clear functional separation, that is, one code is employed in one set of circumstances and the other in an entirely different set"³.

Comme on le sait, Fishman a étendu ce concept à des situations bilingues quand il parle de *extended diglossia*⁴. La conséquence de cette extension a été que la situation de dualité fonctionnelle est devenue une situation de confrontation entre langues, dans laquelle l'une, la variété haute, est conçue comme plus puissante que l'autre, la variété basse. Nulle relation entre les langues au sein de l'UE ne saurait être pensée à partir de ce point de vue. Pourtant, Kloss⁵ a envisagé la situation diglossique d'une autre manière : il parle de *in-diglossia* et de *out-diglossia* (*endo-diglossie* et *exo-diglossie*), le premier concept renvoyant à la notion de Ferguson, le second à celle de Fishman.

Je veux reprendre cette idée en la modifiant sous la forme : *langue du dehors* (EXO) et *langue du dedans* (ENDO). Prenons une situation exo-diglossique, c'est-à-dire celle qui met en cause deux langues, ENDO et EXO, mais lorsque la langue du dehors n'est ni plus puissante ni plus prestigieuse que la langue du dedans, et, plus important, qu'aucune des deux n'est nécessairement la langue maternelle des locuteurs. Dans l'empire romain d'Orient on utilisait le latin, la langue EXO, pour les relations extérieures, et la koinè grecque, la langue ENDO, pour les affaires intérieures, bien que la langue de la plupart des peuples ait été différente (le syriaque, le copte, l'hébreu, etc.). Les apôtres Pierre et Paul, qui prêchaient en grec et parlaient avec les autorités impériales en latin, bien que leur langue fût l'araméen, étaient notamment dans ce cas.

³ Ferguson, Ch., "Diglossia", *Word*, 15, 1959, p. 430.

⁴ Fishman, J., "Bilingualism with and without Diglossia; Diglossia with and without Bilingualism", *Journal of Social Issues*, 23, 1967, pp. 29-38.

⁵ Kloss, H., "Types of Multilingual Communities", *Sociological Inquiry*, 36, 1966, pp. 135-145.

Dans l'UE, il y a des langues qui sont plus utilisées à l'intérieur de la communauté parce qu'elles ont plus de locuteurs que d'autres, et il y a des langues qui sont opérationnellement plus utilisées à l'extérieur opératif de la communauté (c'est-à-dire dans le monde occidental auquel nous appartenons) pour des motifs historiques. Si l'on prend une langue germanique et une langue romane dans chaque cas, cela donne :

	LANGUES GERMANIQUES	LANGUES ROMANES
ENDO-langue	allemand	français
EXO-langue	anglais	espagnol

Ce cadre n'est pas le produit d'un choix gratuit. Il se base sur des données objectives. Selon Calvet⁶, en effet, le nombre de locuteurs des grandes langues mondiales est, selon trois estimations différentes, le suivant :

LANGUE	QUID	LINGUASPHERE	SIL
1. chinois	1.000 millions	1.000 millions	885 millions
2. anglais	500 millions	1.000 millions	322 millions
3. hindi	497 millions	900 millions	182 millions
4. espagnol	392 millions	450 millions	332 millions
5. russe	277 millions	320 millions	170 millions
6. arabe	246 millions	250 millions	-
7. bengali	211 millions	250 millions	189 millions
8. portugais	191 millions	200 millions	170 millions
9. malais	159 millions	160 millions	?
10. français	129 millions	125 millions	72 millions
11. allemand	128 millions	125 millions	98 millions
12. japonais	126 millions	130 millions	125 millions

L'anglais et l'espagnol sont donc les langues européennes les plus répandues. En comparant la troisième liste avec les autres, on voit que l'espagnol a presque le même nombre de locuteurs natifs que l'anglais, bien que son rôle comme seconde langue soit encore modeste : c'est sa force et sa faiblesse. Cela est en train de changer en raison de son implantation au Brésil et aux États-Unis en qualité de première langue étrangère.

La situation au sein de l'Europe est entièrement différente⁷. Selon l'Eurobaromètre spécial 54, dans l'Europe des Quinze, le pourcentage de personnes qui déclaraient parler une des langues officielles était le suivant : anglais 47%, allemand 32%, français 28%; italien 18%, espagnol 15%, néerlandais 7%, grec 3%, portugais

⁶ Calvet, J.-L., *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, 1999, p. 75.

⁷ Selon les données officielles de l'UE, <http://europa.eu.int/comm/publications>.

3%, suédois 3%, danois 2%, finnois 1%. À la question de savoir quelles langues étaient considérées comme les plus utiles à apprendre selon le projet 1+2 (c'est-à-dire, langue maternelle et deux autres langues), les citoyens européens ont répondu ainsi : 75% choisissent l'anglais, 40% le français, 23% l'allemand et 15% l'espagnol. L'anglais est en tête dans les deux classements, l'espagnol est en fin de liste, l'allemand et le français sont entre les deux. Cependant, l'allemand est la langue la plus parlée comme langue maternelle dans l'UE, le français, l'anglais et l'italien étant en seconde position.

Il est instructif de comparer les pourcentages des locuteurs natifs et non-natifs des langues officielles avant le dernier élargissement :

LANGUE	NATIFS	NON-NATIFS	TOTAL
allemand	24%	8%	32%
français	16%	12%	28%
anglais	16%	31%	47%
italien	16%	2%	18%
espagnol	11%	4%	15%
néerlandais	6%	1%	7%
grec	3%	0	3%
portugais	3%	0	3%
suédois	2%	1%	3%
danois	1%	1%	2%
finnois	1%	0	1%

Ces données confirment ce qui suit : l'anglais et l'espagnol sont les deux langues extérieures les plus parlées de l'UE. L'allemand et le français sont les deux langues intérieures les plus répandues. En même temps, ces langues représentent un équilibre historique et culturel : l'anglais et l'allemand sont des langues germaniques, l'espagnol et le français sont des langues romanes. Le précédent équilibre linguistique du premier document européen à proprement parler, les Serments de Strasbourg, se maintient de cette manière et l'idéologie de conciliation qu'il manifeste aussi.

Aucun projet de sélection linguistique ne peut satisfaire tout le monde. Il est évident que les langues minoritaires n'apparaissent pas, mais il est également évident qu'on ne peut pas fonctionner avec vingt langues en même temps. Bien qu'elles soient officielles, dans la vie quotidienne de l'UE et, plus encore, dans la vie économique, il faudra choisir. Cela ne signifie pas que ma proposition n'ait pas besoin de modifications. D'un côté, l'élargissement de l'UE a soulevé la question des peuples et des langues slaves : que devons-nous faire avec le polonais, le tchèque, le slovène et le slovaque, et prochainement le bulgare ? Ce sont des langues qui n'ont pas de projection internationale et la plus parlée, le polonais, a le même nombre de locuteurs natifs dans l'UE que l'espagnol. La vraie langue internationale des slaves est le russe, mais

l'incorporation de la Russie dans l'UE n'est pas prévue dans un futur proche. En attendant, il est difficile de savoir quelle langue slave nous devrions considérer.

D'un autre côté, il y a deux langues importantes qui n'ont pas eu, c'est évident, le traitement qu'elles méritaient : le portugais et l'italien. Le portugais est, après l'espagnol, la troisième langue extérieure de l'UE par le nombre de locuteurs. L'italien est très proche du français comme langue intérieure de l'UE, avec le même nombre de locuteurs natifs, bien qu'il n'ait pas de projection hors de l'UE. Mais l'espagnol et le portugais sont des langues romanes très proches. En fait, l'espagnol et le portugais ont développé un espace de jumelage à la frontière du Brésil et de l'Uruguay : le *portuñol*. D'autre part, le portugais et l'espagnol sont des langues que les locuteurs de chacun de ces pays peuvent comprendre sans grand effort. Ce que je propose ici est que les deux variétés romanes soient considérées comme un seul diasystème linguistique avec l'aide de mécanismes de reconversion tels que la méthode *EUROM4*. Il est vrai que l'enseignement de compétences d'intercompréhension pour permettre à chacun de parler sa langue en comprenant celle de l'autre a échoué. Bien que ce soit possible, les citoyens de l'UE n'ont pas cru souhaitable de l'essayer. Mais la raison de l'échec pragmatique – et non théorique – de cette méthode, et d'autres semblables comme les *SiebenSiebe*, est à mon avis que le français est formellement trop éloigné des autres langues romanes occidentales, et que l'apprentissage de toutes ces langues supposerait un investissement de temps considérable. Il n'en va pas de même avec l'espagnol et le portugais, qui devraient fonctionner comme des styles interchangeable dans les organismes internationaux, une sorte d'EXO-système du type *port<>esp*. D'autres diasystèmes qu'on pourrait envisager aussi sont l'espace français-italien ou l'espace allemand-néerlandais, le premier d'intercompréhension plus difficile, mais culturellement consolidé, le second très semblable à l'espace espagnol-portugais, l'objectif étant toujours de rapprocher les langues, jamais celui de les séparer en marquant leurs différences pour des raisons d'orgueil national.

Si l'Europe veut réussir sur le plan linguistique, il faut oublier les stéréotypes linguistiques qui sont des stéréotypes nationaux. Les citoyens européens ont fait un effort considérable en renonçant à beaucoup des symboles nationaux. Maintenant, nous n'avons qu'une seule monnaie, qu'un seul drapeau, qu'un seul Parlement. Mais cette affirmation doit être nuancée. Quelques renoncements ont été plus difficiles à obtenir que d'autres. La monnaie est unique, bien qu'il reste encore des pays (la Grande-Bretagne, le Danemark) avec des monnaies nationales. Le drapeau est unique, mais il coexiste avec des drapeaux nationaux, les seuls qui semblent pouvoir provoquer nos émotions. Le Parlement est unique, mais ses décisions ne peuvent pas l'emporter sur les décisions des parlements nationaux. Cependant, ni la monnaie ni le drapeau ni le Parlement ne définissent la véritable individualité de chacun : seule la langue reste au fond de la conscience humaine. Wilhelm von Humboldt, le père de l'idée de la langue comme *Weltanschauung*, l'a exprimé en ces termes : „Die Sprache, und nicht blossim

Allgemeinen, sondern jede besondere, auch die ärmste und roheste, ist an und fürsich ein des angestrengtesten Nachdenkenswürdiger Gegenstand”⁸.

Chaque langue est donc digne de considération, même si elle est pauvre ou qu’elle soit pauvre et fruste en même temps. Mais la démarche consistant à considérer la diversité culturelle et linguistique comme un phénomène naturel, c’est-à-dire à la réduire à un bien naturel qui est menacé au même titre que la biodiversité naturelle, a des inconvénients. Selon Christidis :

L’hymne à la différence – surtout tel qu’il est formulé aujourd’hui, à l’aide de concepts tels que *culturalisme*, *multiculturalisme*, etc. – réduit la notion d’universalité à la coexistence superficielle, « paratactique », et donc fictive, d’altérités supposées équivalentes (au niveau communautaire, ethnique, sexuel)... Le danger visible que le partisan bienveillant de la différence et du droit à la différence court est de glisser – chose facile – vers le paternalisme. Le paternalisme est une forme de manipulation. Et la manipulation profite, en fin de compte, aux manipulateurs. Pour être tout à fait concret : que fait-on face à un villageois indien qui chasse les professeurs arrivés dans son village dans le cadre d’un programme d’alphabétisation, lorsqu’il se rend compte que ce programme ne lui enseignera pas l’anglais – qu’il considérerait comme la garantie du succès et de l’ascension –, mais la langue locale de sa région ? L’argument voulant que la langue indienne locale soit un monument de la diversité linguistique et culturelle, qui est menacée et qui doit être sauvée, laisse à coup sûr complètement indifférentes les personnes directement intéressées. L’argument de la préservation de leur altérité les laissera tout aussi indifférentes... Pour le villageois indien, la question de la langue et de la différence est une question d’inégalité, non une question strictement linguistique ou culturelle. Ce qu’il demande – crûment, violemment, spontanément – au professeur ou au chercheur est d’aborder le problème de la langue et de la différence dans les termes plus larges, constitutifs, sociaux, qui sont les siens... Le passage d’une conception culturelle ou multiculturelle de la langue et de la différence à une conception sociale ne peut que poser en des termes différents la question de la relation du spécifique au général, du particulier à l’universel, question à laquelle ont été confrontées toutes les grandes visions humanisatrices de l’homme historique. Et dans cette relation, la langue est une pièce importante, mais non la pièce dominante⁹.

Je m’excuse de la longueur de cette citation, mais elle exprime très clairement la position que je voudrais défendre ici. On pourrait alléguer que l’Europe est une tout autre chose, que le citoyen européen ne peut pas se comparer au villageois indien. Peut-être est-il ce que vous dites. Mais notre monde, le monde actuel, est caractérisé par le village global. Il faut réfléchir sur la notion de langue : dans le village global, la

⁸ Humboldt, W. von, *Gesammelte Schriften*, Hrsg. Albert Leitzmann u.a., Berlin, Behr, VII, 1903-1936, p. 602.

⁹ Christidis, P., Intervention au Colloque sur *Langues nationales et multilinguisme en Europe*, Mannheim, 14-16/12/2000, in Stickel, G. (ed.), *Europäische Hochsprachen und mehrsprachiges Europa*, Mannheim, Institut für Deutsche Sprache, 2002, pp. 167-168.

langue est surtout un moyen de communication et le villageois globalisé, c'est-à-dire le citoyen européen (parmi beaucoup d'autres), ne peut que s'intéresser fondamentalement à la valeur communicative des langues en dépit de leur signification culturelle, pour importante qu'elle soit.

Risque-t-on ainsi de perdre des valeurs propres à la langue maternelle ? Pas du tout. Derrida croit qu'il n'existe pas de propriété naturelle de la langue, l'appropriation étant possible seulement jusqu'à un certain point, et il rejette l'exclusivité de la langue maternelle :

Du côté de qui parle ou écrit ladite langue, cette expérience de solipsisme monolingue n'est jamais d'appartenance, de propriété, de pouvoir, de maîtrise, de pure « ipséité »... de quelque type que ce soit... Ma langue, la seule que je m'entende parler et m'entende à parler, c'est la langue de l'autre... De toute façon on ne parle qu'une langue, et on ne l'a pas¹⁰.

Derrida cite Khatibi qui, dans sa Présentation pour *Du bilinguisme*, avait écrit :

S'il n'y a pas (comme nous le disons après et avec d'autres) la langue, s'il n'y a pas de monolinguisme absolu, reste à cerner ce qu'est une langue maternelle dans sa division active, et ce qui se greffe entre cette langue et celle dite étrangère. Qui s'y greffe et qui s'y perd, ne revenant ni à l'un ni à l'autre : l'incommunicable¹¹.

Il faut trouver quelque compromis entre le droit à utiliser sa propre langue et la nécessité d'en faire servir les langues les plus répandues. Si, tout au long du processus de la construction européenne, nous avons réussi à dépasser les stéréotypes culturels, puis les stéréotypes politiques, il nous reste à dépasser maintenant les stéréotypes linguistiques. Le mot *stéréotype* a beau avoir presque toujours une connotation négative, il ne désigne rien d'autre qu'un modèle fixe de conduite. Le processus d'absorption de toutes les activités langagières de l'UE par l'anglais est une sorte de conduite fixe, c'est-à-dire de stéréotype. Je suis d'accord avec C. Hagège quand il écrit :

Le français semble être aujourd'hui à la disposition de l'Europe (dont le déclin n'est pas aussi évident qu'on aime à dire), comme langue assez bien placée pour donner voix à un grand dessein partagé, d'autant plus que, malgré la présence de la Grande-Bretagne, qui rend la situation complexe, l'adoption de l'anglo-américain en tant que langue principale de l'Europe retirerait beaucoup de sa force persuasive à l'action de la Communauté européenne en vue d'édifier son autonomie. Ainsi, la cause du français comme langue de l'Europe peut raisonnablement être plaidée, sans rododontades ni subreptions¹².

Certes, mais cela se passe aussi avec d'autres langues européennes que le

¹⁰ Derrida, J., *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996, pp. 44, 45, 70.

¹¹ Khatibi, A., *Du bilinguisme*, Paris, Denoël, 1985, p. 10.

¹² Hagège, C., *Le Français et les siècles*, Paris, Odile Jacob, 1987, pp. 250-251.

français : c'est le cas de l'espagnol, du portugais, de l'italien, parmi les langues romanes, de l'allemand, parmi les germaniques. Il est très curieux que l'idéologie globalisatrice de la langue universelle s'accompagne toujours de l'idéologie multiculturaliste du plurilinguisme répandu. Plus encore : les auteurs qui défendent la première sont aussi les auteurs qui défendent – sans aucune contradiction, semble-t-il – la seconde. Par exemple, Crystal a écrit deux livres, *English as a Global Language* et *Language Death*, et dans le premier il propose ce qui suit :

The development of WSSE can be predicted because it enables people, yet again, to “have their cake and eat it”. The concept of WSSE does not replace a national dialect: it supplements it. People who can use both are in a much more powerful position than people who can use only one. They have a dialect in which they can continue to express their national identity; and they have a dialect which can guarantee international intelligibility, when they need it... “Having your cake and eating it”, of course, also applies to the use of completely different languages as markers of identity. It may well be that people travelling the cab to the international conference would be speaking Hindi, Hausa, and Spanish, respectively. When they all meet at the conference table, they would switch into WSSE. They do not have to give up their national linguistic identities just because they are going to an international meeting¹³.

Nous remercions vivement Crystal pour sa compréhension. Malheureusement, les dialectes d'une langue sont une chose, et les langues parlées dans un certain territoire sont une tout autre chose. Le changement de code *intra*-linguistique est la condition de fonctionnement du langage ; on ne pourrait pas utiliser dans un congrès le même niveau de français que chez soi. Cependant, le fait d'adopter l'anglais et d'abandonner notre propre langue, c'est-à-dire le changement de code *inter*-linguistique, a toujours un coût. Il nous fait nous sentir étranges, délocalisés, nus du point de vue cognitif. Crystal réduit la diversité linguistique à la préservation des identités nationales. Mais cela ne suffit pas. Beaucoup plus importante, au moins dans cette Europe où les sentiments nationaux sont un peu moins forts qu'ailleurs, est la capacité de transmettre à l'autre notre connaissance du monde et de recevoir la sienne. Et cette capacité n'est possible qu'en utilisant sa propre langue ou un système linguistique proche.

S'obstiner à maintenir vingt langues actives dans n'importe quelle situation linguistique dans l'UE est, à mon avis, insoutenable, c'est-à-dire que c'est également un stéréotype. Nous avons besoin de conduites flexibles qui permettent d'utiliser une langue pour les relations extérieures et une autre pour les intérieures, une langue pour les interlocuteurs romans et une autre pour les interlocuteurs germaniques. Bref, nous devrions ôter leur caractère stéréotypé aux habitudes linguistiques au sein de l'UE en privilégiant la communication. Parce que, sans *commun*-ication, tout espoir de doter l'Europe d'un espace *commun* reste une utopie.

¹³ Crystal, D., *English as a Global Language*, Cambridge University Press, 1997, pp. 138-139.

